

CLAUDE REICHLER

Raison et déraison des commencements¹

Mais si tout a été préformé dès le commencement ; si rien n'est engendré ; si ce que nous nommons improprement une génération n'est que le principe d'un développement qui rendra visible et palpable, ce qui était auparavant invisible et impalpable...

Charles Bonnet, *La Palingénésie philosophique*
(1769)

Les sociétés humaines naissent et meurent [...]. Rien, dans les sociétés, n'a un commencement certain, et rien n'a une fin précise et positive.

Pierre-Simon Ballanche, *Essai sur les institutions sociales* (1818)

L'ambassadeur, l'émigré, l'écrivain

Chateaubriand retrouve les feuillets de ses mémoires qu'il a rédigés par intervalles. Il les complète, enrichit et colore le style. Il conçoit la grande architecture de l'œuvre future, avec ses divisions en parties, livres et chapitres². Pour certains livres, il

1. — Cet article s'appuie sur plusieurs travaux récents portant sur Chateaubriand, que mes notes mentionnent. Je voudrais signaler aussi deux études personnelles qui trouvent ici un développement : « Des enfants dévorés par leur siècle. Le romantisme et le spectre des temps disparus », in *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n°41, 1990 ; « Le deuil et l'enchantement dans les textes américains », in *Chateaubriand, le tremblement du temps*, éd. par J.-C. Berchet et Ph. Berthier, Toulouse, PUM, 1994.

2. — V. dans l'édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* procurée par Jean-Claude Berchet, la Préface et la Notice des Livres I à XII (Paris, Classiques Garnier, tome I, 1989, partic. les p. 108-110).

écrit des pages liminaires, sur le modèle de celle qu'il avait insérée au début du Livre III des *Mémoires de ma vie*, lorsque, en 1817, séjournant à Montboissier, il avait repris la rédaction interrompue de la Vallée-aux-Loups³. Ces pages viennent inscrire dans l'œuvre les moments de son écriture. Elles disent le lien entre l'occasion, le désir d'écrire, et les contenus remémorés. A travers elles, les *Mémoires* deviennent autre chose que le récit d'une vie : un processus de création littéraire, une œuvre en marche. La mélancolie de l'éloignement, la plainte sur la disparition des choses aimées sont transformées en une chance de résurrection.

Le chapitre 1 du Livre sixième, intitulé « Prologue », représente un des passages les plus développés de cette écriture de second degré. Daté de « Londres, d'avril à septembre 1822 », comme le reste du livre et les cinq suivants, ce texte est construit sur un va-et-vient entre l'ambassade de 1822 et le séjour de 1793-94, alors que l'auteur, après la défaite de l'armée des Princes, vivait misérablement parmi les exilés français. Cependant le livre lui-même, ainsi que le septième et le huitième, porte sur le voyage en Amérique effectué en 1791. Le prologue semble biaiser : il paraît insister moins sur les événements qu'il introduit, que sur les effets du retour sur les lieux de l'émigration. Ce déplacement est porteur de signification, parce qu'il engendre un très riche réseau d'échos que l'auteur orchestre admirablement. Je voudrais montrer qu'au centre de ce réseau, placée là comme une énigme que Chateaubriand ne parvient pas à formuler, mais dont il s'attache à cerner les effets, se trouve la question de l'*origine* : origine de la remémoration et de l'écriture, mais, aussi bien, origine de l'homme et de la société.

Voici deux brefs extraits de ce prologue, tel qu'il apparaît dans l'édition originale des *MOT*, publiée en 1849 :

Arrivé à Londres comme ambassadeur français, un de mes plus grands plaisirs est de laisser ma voiture au coin d'un square, et d'aller à pied parcourir les ruelles que j'avais jadis fréquentées, les faubourgs populaires et à bon marché, où se réfugie le malheur sous la protection d'une même souffrance, les abris ignorés que je hantais avec mes associés de détresse, ne sachant si j'aurais du pain le lendemain, moi dont trois ou quatre services couvrent aujourd'hui la table. A toutes ces portes étroites et

3. — Le passage, célèbre, se retrouvera au début du chapitre 9 du Livre deuxième dans les *MOT*. Il évoque le chant de la grive entendu lors d'une promenade.

indigentes qui m'étaient autrefois ouvertes, je ne rencontre que des visages étrangers. Je ne vois plus errer mes compatriotes, reconnaissables à leurs gestes, à leur manière de marcher, à la forme et à la vétusté de leurs habits, je n'aperçois plus ces prêtres martyrs, portant le petit collet, le grand chapeau à trois cornes, la longue redingote noire usée, et que les Anglais saluaient en passant. De larges rues bordées de palais ont été percées, des ponts bâtis, des promenades plantées : *Regent's Park* occupe, auprès de *Portland-Place*, les anciennes prairies couvertes de troupeaux de vaches. Un cimetière, perspective de la lucarne d'un de mes greniers, a disparu dans l'enceinte d'une fabrique. Quand je me rends chez lord Liverpool, j'ai de la peine à retrouver l'espace vide de l'échafaud de Charles I^{er} ; des bâtisses nouvelles, resserrant la statue de Charles II, se sont avancées avec l'oubli sur des événements mémorables.

[...]

Quand je rentre en 1822, au lieu d'être reçu par mon ami, tremblotant de froid, qui m'ouvre la porte de notre grenier en me tutoyant, qui se couche sur son grabat auprès du mien, en se recouvrant de son mince habit et ayant pour lampe le clair de lune, — je passe à la lueur des flambeaux de deux files de laquais, qui vont aboutir à cinq ou six respectueux secrétaires. J'arrive, tout criblé sur ma route des mots : *Monseigneur, Mylord, Votre Excellence, Monsieur l'Ambassadeur*, à un salon tapissé d'or et de soie⁴.

Dans cette version, les relations temporelles entre les deux époques sont nettement marquées : le moment présumé de l'écriture (1822) commande le système verbal de l'énonciation (présent et passé composé), tandis que la description du passé et les souvenirs de 1793 sont confiés aux imparfaits et plus-que-parfait. Trois verbes au présent font exception à ce partage, pour des raisons différentes qui répondent à des conventions stylistiques : le présent de généralité dans « où se réfugie le malheur » (ligne 4) ; et le présent historique ou de narration dans le second paragraphe (« qui m'ouvre la porte [...], qui se couche »). Cette limpidité des relations de temps n'est pourtant pas le fait de Chateaubriand, mais bien celui des exécuteurs testamentaires qui révisèrent le manuscrit des *MOT* pour l'édition originale. Le texte de Chateaubriand est beaucoup plus riche d'harmoniques

4. — Cette version est reprise aujourd'hui par le Livre de poche. Pour les problèmes posés par la publication des *MOT*, on renverra à l'édition de La Pléiade, due à Jean Levaillant, et, plus récemment, à celle de Jean-Claude Berchet. C'est cette dernière, indispensable à une bonne compréhension de l'œuvre, que je citerai désormais.

temporelles. Voici la version des deux passages figurant dans la copie notariale établie en 1847, qui représente le dernier état des *Mémoires* approuvé par l'auteur⁵ :

*En arrivant à Londres comme ambassadeur français, un de mes plus grands plaisirs *était de laisser ma voiture au coin d'un square, et d'aller à pied parcourir les ruelles que j'avais jadis fréquentées, les faubourgs populaires et à bon marché, où se réfugie le malheur sous la protection d'une même souffrance, les abris ignorés que je hantais avec mes associés de détresse, ne sachant si j'aurais du pain le lendemain, moi dont trois ou quatre services *couvraient la table en 1822. A toutes ces portes étroites et indigentes qui m'étaient autrefois ouvertes, je ne *rencontrais que des visages étrangers. Je ne *voyais plus errer mes compatriotes, reconnaissables à leurs gestes, à leur manière de marcher, à la forme et à la vétusté de leurs habits, je *n'apercevais plus ces prêtres martyrs, portant le petit collet, le grand chapeau à trois cornes, la longue redingote noire usée, et que les Anglais saluaient en passant. De larges rues bordées de palais *avaient été percées, des ponts bâtis, des promenades plantées : *Regent's Park* *occupait, auprès de *Portland-Place*, les anciennes prairies couvertes de troupeaux de vaches. Un cimetière, perspective de la lucarne d'un de mes greniers, *avait disparu dans l'enceinte d'une fabrique. Quand je me *rendais chez lord Liverpool, *j'avais de la peine à retrouver l'espace vide de l'échafaud de Charles Ier ; des bâtisses nouvelles, resserrant la statue de Charles II, *s'étaient avancées avec l'oubli sur des événements mémorables.

[...]

Quand je *rentrais en 1822, au lieu d'être reçu par mon ami, tremblotant de froid, qui m'ouvre la porte de notre grenier en me tutoyant, qui se couche sur son grabat auprès du mien, en se recouvrant de son mince habit et ayant pour lampe le clair de lune, — je *passais à la lueur des flambeaux de deux files de laquais, qui *allaient aboutir à cinq ou six respectueux secrétaires. *J'arrivais, tout criblé sur ma route des mots : *Monseigneur, Mylord, Votre Excellence, Monsieur l'Ambassadeur*, à un salon tapissé d'or et de soie.

On voit que les éditeurs de 1849, en remplaçant la plupart des imparfaits par des présents, et le plus-que-parfait par le passé composé, ont voulu lier l'énonciation du Prologue et le temps de base des actions effectuées par l'auteur en 1822, par rapport à

5. — C'est le texte de base de l'édition Berchet : t. I, p. 337-344 pour le Prologue du Livre sixième. Dans l'extrait qui suit, j'introduis un astérisque devant les verbes modifiés par les éditeurs de 1849.

quoi le passé de l'émigré se profile alors. Cependant, la complexité des relations temporelles dans le texte de Chateaubriand montre que ce prologue n'a pas été rédigé à l'époque de l'ambassade de Londres, contrairement à ce qu'indique la date placée en tête du chapitre, mais ultérieurement : soit lors de la réécriture de 1833, soit plus tardivement encore. Chateaubriand fait d'ailleurs allusion, quelques paragraphes plus loin, en parlant de Kensington, à son dernier séjour à Londres : « Lui, ce parc, n'est point changé, comme j'ai pu m'en assurer en 1843... » (p. 343). Cette notation reporte le véritable présent de l'énonciation à une date extrêmement tardive, aux dernières retouches apportées par l'auteur avant sa mort, et souligne l'importance du passage pour l'écrivain des *Mémoires*, son caractère toujours brûlant.

Que cette notation ait été ajoutée lors d'une relecture, comme le suggère la mention « Revu en décembre 1846 », n'enlève rien de son intérêt : elle fait foi, et commande toute la construction temporelle. C'est par rapport à un présent de l'énonciation sans cesse réajusté que les valeurs du passé sont déterminées. Le texte induit deux logiques de la temporalité : celle d'une antériorité successive, d'un étagement par paliers (1822 — 1793) marqué par les « jadis », « autrefois », et le plus-que-parfait ; et celle d'une superposition des plans du récit, d'une confusion des moments du passé dans une durée indéterminée, qu'indique l'accumulation des imparfaits, référés aussi bien à 1793 qu'à 1822. Ces deux logiques ne sont qu'apparemment contradictoires. Elles relèvent d'une même perception, parcourue en même temps dans les deux sens, ou, si l'on peut risquer cette image, vivifiée par un courant qui remonte et redescend le temps. Le sujet s'enfonce vers l'amont de ses souvenirs, tandis que ses états passés ressurgissent comme vivants dans l'acte de la remémoration⁶. L'effet des présents de narration en est renforcé : comme si l'ami du jeune émigré continuait indéfiniment d'ouvrir la porte du grenier et de se coucher sur son grabat. Dans cette configuration, c'est le passé le plus lointain qui se trouve privilégié, comme s'il éclairait de sa lumière réinstaurée les strates plus proches, jusqu'à illuminer de sa présence l'énonciation — et la lecture. Quoique ponctuels dans leur valeur d'action, ces présents acquièrent une sorte de durée qui démultiplie leur intensité expressive. L'amitié et la

6. — Chateaubriand décrit ce mouvement dans le « prologue » daté de Montboissier, mentionné ci-dessus. V. aussi l'Avant-propos du volume mentionné ci-dessus, dû à J.-C. Berchet.

solidarité, toute la beauté paradoxale de la misère et de la jeunesse, le décor étroit et froid de l'exil, sont perpétués à jamais. Plus fort que le *tempus fugit*, antienne trop répétée à propos de Chateaubriand, un *tempus redivivum* envahit le texte du Prologue, reléguant la plainte élégiaque au profit d'une temporalité plus profonde et plus déchirante dont la blessure reste à jamais ouverte, et que nul chant n'apaise.

Cette perte rééprouvée, où les plans du passé viennent se fondre et s'effacer leurs différences, a son répondant dans l'organisation de l'espace décrit et la présentation des scènes de la mémoire. L'ambassadeur et l'émigré arpentent les mêmes rues, dans les mêmes faubourgs, franchissent les mêmes passages, leurs passés respectifs silhouettés dans les mêmes structures syntaxiques et les mêmes temps verbaux : « A toutes ces portes étroites et indigentes qui m'étaient autrefois ouvertes, je ne rencontrais que des visages étrangers. [...] Je n'apercevais plus ces prêtres martyrs [...] que les Anglais saluaient en passant ». La négation qui frappe les choses en 1822 a pour fonction d'en affirmer l'absence et d'en permettre le retour imaginaire dans le langage : la négativité se transforme en invocation, grâce à quoi ce qui n'est plus est décrit avec un détail plus riche que ce qui est, une force actualisante⁷. Le changement des lieux et des êtres, leur disparition même sont surmontés par ces jeux de superpositions : le cimetière continue d'inscrire dans la ville nouvelle sa perspective mélancolique, comme un élément du portrait rétrospectif de l'écrivain romantique ; et la tête tranchée de Charles I^{er} ne cesse de hanter le pavé londonien, comme si elle y roulait encore à travers le regard de l'émigré royaliste, qui lui associe la décollation plus proche de Louis XVI... L'espace est un palimpseste où les similitudes se révèlent sous les changements, et contribuent à la rémanence du passé dans le présent :

Du bord des pelouses désertes de Kensington, j'aimais à voir courre, à travers Hyde-Park, les troupes de chevaux, les voitures des fashionables, parmi lesquelles figure en 1822 mon tilbury

7. — Ainsi la description des prêtres disparus, « portant le petit collet, le grand chapeau à trois cornes, la longue redingote noire usée » cherche à les rendre actuels pour le lecteur même en focalisant le regard sur quelques détails. On notera que les figures de prêtres réfractaires reviennent dans les pages de ces années-là, tout comme le cimetière ou l'échafaud. Ce sont des réalités d'époque, mais ce sont surtout des figures qui donnent une cohérence rétroactive au texte des *Mémoires* et au *moi* qui s'y construit. Si le passé ressurgit dans le présent, c'est celui-ci qui lui donne sens.

vide, tandis que, redevenu gentillâtre émigré, je remontais l'allée où le confesseur banni disait autrefois son bréviaire⁸.

Si l'émigré de 93 est plus présent dans le texte que l'ambassadeur qui lui redonne vie, c'est qu'il constitue une figure du *commencement* qui traverse toutes les strates du passé pour irriguer le moment de l'énonciation :

Revenez, beaux jours de ma misère et de ma solitude ! Ressuscitez, compagnons de mon exil ! Allons, mes vieux camarades du lit de camp et de la couche de paille, allons dans la campagne [...] en parlant de nos folles espérances, et de notre ingrate patrie... (p. 342).

La force injonctive de l'interpellation trouve sa source au-delà de l'évocation de la jeunesse, à laquelle elle semble d'abord s'arrêter. Tout le Prologue culmine en effet, avec le souvenir de Kensington, sur les premières activités d'écriture de l'auteur. Des séjours sous les arbres de ce parc propice à la rêverie dateraient, dit Chateaubriand, les esquisses de l'*Essai sur les révolutions*, l'écriture d'*Atala*, la première conception de *René*. Les retours dans le grenier misérable auraient vu la première rédaction, dans une activité nocturne fébrile, aussi bien de l'*Essai* que des *Natchez*. Les dernières pages du Prologue débouchent sur la naissance d'un écrivain, comme si le passé londonien méritait d'être célébré surtout parce que la ville et ses lieux furent la scène originelle d'une écriture⁹.

Ainsi, dans le décor de la misère et la ruine d'un monde a pris naissance une œuvre nouvelle, sur la fécondité de laquelle l'écrivain n'a cessé de fonder son espoir de survie. Mais il y a plus : lorsqu'il rapporte à son séjour londonien de 93 l'ensemble de ses premières ébauches, Chateaubriand place toute son activité d'écrivain sous le signe de l'origine. Origine du politique

8. — P. 343. Singulier mélange des temps verbaux, qui conduit jusqu'aux limites de l'intelligibilité les superpositions temporelles. On voit combien les éditeurs de 1849 ont mécompris Chateaubriand en corrigeant ce qu'ils tenaient pour des excès stylistiques, pour une sorte de baroquisme grammatical. Car il ne s'agit pas moins que d'une « application » par le jeu de la langue, d'une construction nouvelle du sujet dans le temps. Sur la question de la temporalité historique, v. François Hartog, « Les Anciens, les Modernes, les Sauvages ou le « temps » des sauvages », in *Chateaubriand, le tremblement du temps*, *op. cit.*

9. — Le séjour lui-même sera raconté dans le Livre dixième. Là comme dans le Prologue, Chateaubriand recompose largement le passé, quoiqu'un peu différemment : il regroupe des moments d'écriture qui furent en fait étalés et dispersés. Comme souvent, la mise en scène symbolique compte plus que le respect des faits.

et de la société, avec la réflexion sur l'histoire et la notion de *révolution*, menée parallèlement à l'écriture d'une épopée qui raconte la disparition d'une société sauvage¹⁰ ; origine d'une configuration psychique singulière, présentée comme typique et déterminée par son époque, dans le récit des passions de René ; origine d'une écriture (Chateaubriand dira d'une *voix*) inconnue avec *Atala* et les textes inspirés par la « muse américaine »¹¹. L'analyse de la temporalité dans le Prologue nous a permis de mettre en lumière quelques traits de cette question des commencements. Pour en comprendre mieux les caractéristiques et la portée innovatrice, on se propose d'abord de rappeler les éléments principaux de la problématique dessinée par les Lumières. Chateaubriand en hérite en effet de deux manières : en tant que réflexion sur la nature et l'état de nature, qu'il expérimente dans son voyage en Amérique ; et en tant que problème de l'histoire et du progrès, qu'il repense dans l'*Essai*, sous l'éclairage amer de la Révolution. Il en hérite et il la périme : car *ce qu'il vient annoncer aux hommes*¹² entretient un rapport étroit avec cette question de l'origine, qu'il fait passer d'un siècle à l'autre.

Histoire et système dans la pensée des Lumières

On sait que les philosophes et les savants de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e entreprirent de réviser plusieurs notions fondamentales de l'âge classique. L'innéisme et la physique cartésienne sont battus en brèche ; le providentialisme de Bossuet est révoqué. La volonté de Dieu, intervenant dans le monde humain selon un plan et assurant la pérennité de la nature, est mise en cause. A ce Dieu omniprésent, support d'une croyance en une réalité intemporelle stable, on substitue une pensée de la liberté, du changement, de l'auto-organisation.

10. — Il est certain que les deux textes se croisent : en témoigne suffisamment l'insertion, comme conclusion de l'*Essai* et résolution de toutes les apories de l'histoire par une remontée à l'origine, du chapitre racontant la nuit chez les Sauvages du Canada : « O homme de la nature, c'est toi seul qui me fait me glorifier d'être homme... » (*Essai sur les révolutions*, Paris, Pléiade, 1978, p. 440).

11. — Le récit de la découverte de cette langue littéraire nouvelle sera fait au Livre huitième, au moment du séjour en Amérique. Pierre Barbéris a bien montré l'importance et l'intrication des œuvres de cette première période (v. *A la recherche d'une écriture : Chateaubriand*, Paris, Mame, 1976).

12. — « Qui suis-je ? et que viens-je annoncer de nouveau aux hommes ? » : c'est la première phrase de l'*Essai* (*Op. cit.*, p. 41).

C'est en Angleterre que fut d'abord élaborée cette épistémologie nouvelle : avec Hobbes, la théorie de la société s'ouvrit à l'idée d'un vouloir et d'un agir humains à l'origine du politique ; avec Locke, l'innéisme est remplacé par une histoire de l'acquisition des connaissances à travers l'action des sens ; avec Newton, l'univers apparaît comme une immense mécanique dont les forces sont réglées par des rapports constants qu'on peut calculer. La pensée scientifique qui naît, libérée du dogmatisme, encourage l'observation et l'expérimentation. L'*origine* émerge à ce moment-là *comme problème*, dès lors que l'explication d'un phénomène n'apparaît acceptable qu'à la condition qu'elle en reconstruise le mode d'apparition et qu'elle rende compte de son fonctionnement : double condition entraînée par l'éviction du Dieu classique, présent et agissant à la fois au commencement et à chaque instant. Deux principes nouveaux y répondent, qui occuperont désormais la scène de la pensée : celui de formation et celui de régulation, d'*histoire* et de *système*¹³.

Lors de son séjour en Angleterre, Voltaire comprit très vite l'intérêt de ces principes et des recherches qui les avaient érigés en méthode. Il entreprit de les diffuser en France et en Europe dès les *Lettres philosophiques*, qu'il publia en 1734. Deux ensembles de lettres sont consacrés à la question de l'origine. L'un expose les conceptions de Locke (la lettre XIII et ses diverses rédactions), l'autre résume les découvertes de Newton. En supposant que l'homme possède dès sa naissance certaines idées claires déposées en lui par Dieu, Descartes a fait, explique Voltaire, « le roman de l'âme ». Il convient, plus modestement et plus justement, d'en faire l'histoire à la manière de Locke, en observant comment un enfant acquiert peu à peu le raisonnement, le langage, la mémoire. De même, ceux qui ont prétendu expliquer le mouvement des corps célestes par une impulsion originale donnée par Dieu, n'ont produit qu'une cosmologie fabuleuse, que la théorie newtonienne de l'attraction périme absolument.

L'essentiel ici n'est pas seulement l'exposé des recherches anglaises, auxquelles d'ailleurs Voltaire n'est pas le premier à s'intéresser, mais le talent de l'écrivain, son art de traduire en images suggestives les conceptions scientifiques et la philosophie qui s'en dégage. La première version de la lettre sur Locke est à cet égard un chef-d'œuvre¹⁴. On y trouve la métaphore de la

13. — V. Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966 pour la trad. franç. ; Georges Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971.

14. — La jugeant trop risquée, Voltaire en fit une nouvelle version pour

montre (« Ouvrons la montre qu'on appelle homme »), sur laquelle il reviendra souvent, et le récit d'une observation supposée, agrémentée d'expérimentations fictives, qui illustre un mode d'appropriation imaginaire de la science que les penseurs du XVIII^e siècle ont pratiqué avec dilection :

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, et suivons pas à pas le progrès de son entendement. [...] Le jour que sa mère est accouchée de lui et de son âme, il naît aussi un chien dans la maison, un chat et un serin. Au bout de trois mois j'apprends un menuet au serin, au bout d'un an et demi je fais du chien un excellent chasseur, le chat au bout de six semaines fait déjà tous ses tours, et l'enfant au bout de quatre ans ne fait rien du tout. [...] Cependant petit à petit je m'aperçois que cet enfant a aussi des idées, de la mémoire, qu'il a les mêmes passions que ces animaux, et alors j'avoue qu'il est aussi, comme eux, une créature raisonnable. [...] Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable, j'examine mon enfant et mon chien pendant leur veille et pendant leur sommeil. Je les fais saigner l'un et l'autre outre mesure, alors leurs idées semblent s'écouler avec leur sang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus, et si je leur tire encore quelques palettes, mes deux machines qui avaient une heure auparavant des idées en très grand nombre et des passions de toute espèce, n'auront plus aucun sentiment (p. 207-208).

Le principe historique posé par Locke, le pas à pas de l'observation qui suit le processus observé, se transforme en un développement narratif où l'expérimentation est plutôt postulée qu'effectuée. Au protocole de l'expérimentation est substituée une rhétorique de l'*hypotypose* (« Prenons..., suivons..., je m'aperçois..., j'examine..., je vois... ») : figure qui rend présentes les choses absentes, visibles les invisibles, figure de l'animation du discours et de l'entraînement du lecteur dans un mouvement proprement imaginaire, puisqu'il masque le dire sous le voir. Le langage crée l'expérience dans une affabulation persuasive. Comme dans la métaphore de la montre, il s'agit, plus que d'une « expérience de pensée », ainsi qu'on nomme généralement cette réalisation imaginaire, d'une expérience d'écriture et de lecture, d'une expérience *in libro*.

l'édition de 1734. Elle circula sans doute sous le manteau et son auteur la publia quelques années plus tard. (V. les commentaires de F. Deloffre, p. 205 de son édition des *Lettres*, que je cite ici : Voltaire, *Lettres philosophiques*, folio, Gallimard, 1986).

Le texte de Voltaire montre remarquablement comment l'écriture contourne une impossibilité inhérente à l'épistémologie nouvelle, qui voudrait qu'on puisse *observer l'origine* (du monde, de l'homme, de la société). Décrire le commencement, en faire apparaître la raison, ne peut être qu'un fait de discours, l'invention de figures de l'origine. Pour détruire les romans philosophiques et les fables religieuses, le discours produit des fictions scientifiques et cherche le secours de la force imageante de l'hypotypose et de la métaphore ; il crée une maîtrise euphorique et illusoire sur le réel, suppléant ainsi à une expérience inaccessible¹⁵. On pourrait suivre ces figures de l'origine chez Condillac, chez Buffon, chez Charles Bonnet, chez bien d'autres : elles constituent un mode d'intellection fondamentale des Lumières, qui conduit l'écriture scientifique et l'écriture littéraire à se parer mutuellement de leurs prestiges, ou plus exactement qui interdit de les différencier. On se contentera de s'arrêter ici à Diderot, virtuose de l'imagination scientifique qui nous ramènera aux représentations du monde sauvage.

*

— Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison ?
— Auprès de vous, assurément¹⁶.

On se souvient que dans le texte de Diderot, d'Alembert achève le rêve cosmologique qui a perturbé son sommeil par une pollution nocturne... La sublime vision de l'origine du monde et des espèces s'accomplit dérisoirement dans la dimension minuscule d'une flaque de sperme répandue sous un édreton solitaire : déraison d'un commencement qui restera stérile. Pourtant cette goutte de liquide grouille de vie, comme la célèbre goutte d'eau, sans cesse évoquée au cours du siècle, dans laquelle Needham avait cru découvrir la génération spontanée d'animaux minuscules. Diderot, qui cherche à démontrer l'unité de la nature à partir des principes de la philosophie sensualiste, pense trouver dans la sensibilité, conçue comme une propriété universelle de la matière, la cause nécessaire et suffisante de tous les phénomènes physiologiques. La sensibilité, expliquant la

15. — V. Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1969, dont mes remarques accompagnent ici l'analyse de la structure du *supplément*.

16. — Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* ; je cite l'édition, Garnier-Flammarion, due à Jacques Roger, Paris, 1965 ; ici p. 83. Les interlocuteurs sont ici Mlle de l'Espinasse, compagne du géomètre, et le docteur Bordeu, appelé le matin à son chevet, après une nuit agitée.

genèse et le fonctionnement de tous les corps vivants, lui apparaît comme l'équivalent de ce qu'est l'attraction dans l'organisation de l'univers. Il expose sa conception dans de nombreux textes, mais nulle part si fortement que dans *Le Rêve de d'Alembert*, foisonnant de métaphores et d'affabulations scientifiques¹⁷.

Voici un passage tiré du début de ce dialogue en trois parties. L'interlocuteur nommé Diderot, prenant l'exemple d'un œuf pour expliquer l'apparition du vivant au sein de la matière, montre les effets successifs produits par la chaleur engendrant le mouvement. Il s'adresse à d'Alembert :

Voyez-vous cet œuf ? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. [...] Asseyez-vous, et suivons de l'œil [les effets du mouvement] de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore ; de la chair qui se forme ; un bec, des bouts d'aile, des yeux, des pattes qui paraissent ; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins : c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie ; j'entends ses cris à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; la voilà brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit ; il a toutes vos affections ; toutes vos actions, il les fait (p. 51-52).

La vive rhétorique de l'hypotypose est admirablement conduite. Impliquant le lecteur, elle crée une sorte de théâtre de l'observation, où des interlocuteurs-spectateurs voient se dérouler, à travers le mur (la *prison*) devenu transparent de la coquille de l'œuf, puis dans une accélération temporelle, une succession d'actions qu'ils commentent. Les procédés d'animation du discours abondent : deixis, parataxe, accumulation, présent narratif... Cette scénographie fait de la conception biologique de l'origine un récit qui condense et figure : l'œuf et le poussin illustrent toutes les formations et apportent une réplique victorieuse à toutes les doctrines de la création. Sur ce même modèle rhétorique, cumulant hypotypose et métaphore généralisante, peuvent s'inscrire tous les procès historiques. Voici d'Alembert lui-même, ce poussin qui pense, aime, et bientôt jouira sous son édredon :

17. — V. notamment Herbert Dieckmann, « The metaphoric structure of the *Rêve de d'Alembert* », in *Diderot Studies*, XVII, 1973.

Permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. [...]

Voilà ce germe rare formé : le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice ; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule ; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus ; voilà le moment de sa sortie de l'obscur prison arrivé ; le voilà né, [...] allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre (p. 41-42).

Ces récits de formation ont leur correspondant « théorique » dans la troisième partie, au moment où le médecin Bordeu raconte à Mlle de l'Espinasse sa propre genèse :

Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère ; ce point devint un fil délié, puis un faisceau de fils. [...] Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier... (p. 103)

Si le discours du médecin abandonne l'hypotypose, le caractère figuré de sa description est pourtant évident : Bordeu « file » la métaphore du tissu, dont les termes reviennent constamment dans le texte entier (brin, faisceau, réseau, écheveau...). Les zones inexplicables de la physiologie restent immenses, peu importe : l'imaginaire résout tout par l'expansion figurale propre à la métaphore, conjuguée à l'entraînement d'un canevas narratif. Reposant sur la linéarité et la différentiation progressive, le récit d'origine peut être déroulé dans les deux sens : alors que Diderot avait « formé » d'Alembert, Mlle de l'Espinasse va défaire Newton :

J'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons ; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs ; les brins optiques, et plus de sensations de couleurs ; les brins palatins, et plus de sensations de saveurs ; je supprime ou brouille les autres, et adieu l'organisation du cerveau, la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi, et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité (p. 161).

Le moule stylistique est le même que dans les exemples précédents, tout comme se retrouve le caractère narratif du procès décrit. Pourtant, il s'agit ici de mettre en évidence le *fonctionnement* de la « machine » humaine, et par conséquent de faire apparaître une organisation, un système synchrone de

perceptions et de pensées. Stylistiquement, Diderot préfère l'*ekphrasis*, cette description narrativisée qui suit les voies d'un faire (ou, par ironie, d'un « défaire »). Epistémologiquement, il distingue mal le système et l'histoire, le procès et la structure. On le remarque mieux encore dans la métaphore du clavecin, quelque peu embarrassée, qu'il développe pour rendre compte des effets de la sensibilité que sont la conscience et la mémoire, comme si l'être humain était un réseau de cordes capables de produire une mélodie (une durée, une histoire) et une harmonie (une structure de co-occurrences) :

La corde vibrante sensible oscille, résonne longtemps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres ; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième¹⁸...

On le voit, Diderot exploite sur tous les registres la force de la rhétorique de l'origine. Chez lui plus que chez d'autres auteurs, la théorie même se confie à la métaphore pour reconstruire des commencements inobservables. Ce sont les pouvoirs du langage figuré qui permettent à sa pensée de rassembler tous les phénomènes dans un moule unique et de proposer une théorie générale de la vie qui rendrait compte à la fois du biologique, du mental et du social. Il intègre en effet cette dernière dimension grâce à la métaphore de l'essaim, congruente à toutes les précédentes : ce corps unique, composé de membres dont l'autonomie individuelle est limitée, livre la formule de tout corps social. La démonstration n'en sera pas apportée dans le *Rêve de d'Alembert*, mais dans *Le Supplément au voyage de Bougainville*.

En réécrivant les chapitres de Bougainville consacrés au séjour à Tahiti¹⁹, Diderot commence par condenser le récit de l'arrivée

18. — *Op. cit.*, p. 49. La métaphore est censée répondre à une question posée par d'Alembert, qui touche à la fois à l'histoire de l'individu et à la capacité d'énoncer des jugements et des propositions. C'est la théorie de l'association des idées, venue de Locke et systématisée par Diderot, qui rend ici difficile la distinction entre procès et structure. Mais c'est aussi qu'il n'y a pas chez Diderot une conscience profonde de la temporalité.

19. — L.-A. de Bougainville, *Voyage autour du monde...*, Neuchâtel, Société typographique, 1972, 2^e partie, chap. II et III. Jacques Proust a donné une édition commentée de cet ouvrage dans folio, Gallimard, 1982.

des bateaux en une scène vive, colorée et bruyante, « participative » et ressemblant, du point de vue des effets d'écriture, aux récits d'origine que nous avons vus précédemment :

Lorsque le vaisseau de Bougainville approcha de Tahiti, un nombre infini d'arbres creusés furent lancés sur les eaux ; en un instant son bâtiment en fut environné ; de quelques côtés qu'il tournât ses regards, il voyait des démonstrations de surprise et de bienveillance. On lui jetait des provisions ; on lui tendait les bras ; on s'attachait à des cordes ; on gravissait contre les planches ; on avait rempli sa chaloupe ; on criait vers le rivage, d'où les cris étaient répons ; les habitants de l'île accouraient ; les voilà tous à terre ; on s'empare des hommes de l'équipage ; on se les partage ; chacun conduit le sien dans sa cabane²⁰...

La description d'une situation confuse et animée passe sans transition au récit d'actes successifs : les propositions pressées, la parataxe, la deixis, le présent de narration, tout cela appartient à la rhétorique de l'hypotypose, qui culmine dans l'invitation faite par « B », le narrateur, à son interlocuteur :

Placez-vous là ; soyez témoin, par pensée, de ce spectacle d'hospitalité ; et dites-moi comment vous trouvez l'espèce humaine.

Toute description, chez Diderot, tend vers le tableau ; et tout tableau peut se transformer en récit, en actions : le tableau devient théâtre. On connaît sa prédilection pour ces passages du descriptif au narratif, dont il tire des effets remarquables dans les *Salons*²¹. Il en va de même ici : les deux interlocuteurs sont, comme au théâtre, devant une scène où ils assisteraient à une pièce en trois actes : le premier acte a déjà eu lieu, il a été commenté (c'est le grand morceau d'éloquence accusatrice du Vieillard) ; les deux autres seront constitués par les entretiens de l'aumônier français et du Tahitien Orou. « Le Tahitien touche à l'origine du monde », avait dit « B » en faisant l'apologie de la liberté primitive et pour introduire le spectacle des commencements qu'il s'appropriait à déployer²². A quoi son interlocuteur répliquait :

20. — Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, textes choisis, présentés et commentés par E. Tassin, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 89-90.

21. — V. Michael Fried, *La Place du spectateur*, Paris, Gallimard, 1990 pour la trad. franç. ; Jean Starobinski, *Diderot dans l'espace des peintres*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1991.

22. — On pense à la situation-cadre de *La Dispute* de Marivaux (1744) :

A. — Est-ce que vous donneriez dans la fable de Tahiti ?

B. — Ce n'est point une fable ; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son voyage (p. 83).

Le scepticisme de « A » n'est pas démenti, mais relayé par l'ironie de « B » : car il ne s'agit pas de la « sincérité » du navigateur, mais du sens que lui-même et ses lecteurs donnent à son récit. Le *Supplément*, qui s'ajoute au texte de Bougainville et s'y substitue pour tout à la fois le révéler et le déformer, peut-il être autre chose qu'une fable, une refiguration de ce séjour dans la Nouvelle Cythère auquel ont cru les contemporains du navigateur ? Pas plus qu'un autre Bougainville n'a débarqué dans l'origine, dont son récit constitue déjà une métaphore interprétative. Diderot n'est pas un adepte de « l'homme de la nature » ; il pense que tout homme appartient à une société, à un état de culture, non de nature, et qu'on ne compare jamais que différentes formes d'organisation sociale. Dans le *Supplément*, il reformule un terrain d'écriture, tout comme il avait inventé dans le *Rêve* des expérimentations physiologiques. Mais la proximité entre les deux textes tient aussi à certains traits de la pensée, dans la manière dont ils abordent la question de l'origine : d'une part en mettant en évidence une organisation dont les effets sont les mêmes pour les individus et pour le corps social, d'autre part en proposant une conception rationnelle du mal, à la fois relativisé et historicisé.

Orou présente la société tahitienne comme un ensemble harmonieux, dont les membres agissent en fonction de principes naturels, à savoir ceux que détermine le rapport entre les ressources et les moyens disponibles. Du point de vue collectif, ces principes définissent l'intérêt général ; du point de vue des individus, ils conduisent à une morale des besoins. L'intérêt apparaît comme l'équivalent social de ce que sont la sensibilité pour la matière et l'attraction pour le mouvement. On pourrait suivre la métaphore mécaniciste, très insistante dans la dernière partie du dialogue, qui guide la description de la vie tahitienne, et plus généralement de « cette machine appelée société » et des « ressorts » qui la constituent²³.

« Venez, regardez, c'est l'origine du monde ! »

23. — V. par exemple, dans le dialogue final entre A et B : « L'impulsion naturelle de la femme vers l'homme, dirait un géomètre, est en raison composée de la directé de la passion et de l'inverse de la crainte » (p. 124). La formule est empruntée à Newton de manière quasi parodique. Fidèle à sa pratique expérimentale de la fiction, Diderot pousse à l'extrême les attitudes

Présenté comme un « philosophe nu », selon la tradition introduite par Lahontan, voire comme un Newton sauvage, Orou se montre capable de rationaliser complètement son appartenance culturelle, jusqu'aux excès de l'esprit de système. Il produit aussi en retour, dans la même logique théorique, une vision mécaniciste de la société européenne à travers sa compréhension de l'aumônier. Dans la confrontation des deux systèmes, Orou présente le sien comme supérieur non seulement parce qu'il est naturel, mais aussi parce qu'il serait doué d'une plus grande force d'attraction. Sans changer ses principes, la société tahitienne est capable d'utiliser un élément perturbateur pour ses propres fins, à savoir le peuplement de l'île :

Nous avons tiré de toi et des tiens le seul parti que nous en pouvions tirer : et crois que, tout sauvages que nous sommes, nous savons aussi calculer (p. 116).

Le discours du Vieillard, prononcé au départ des étrangers, est à l'opposé de l'attitude d'Orou et signe la faillite du calcul nataliste. La tentative d'intégration fonctionnelle s'est révélée un piège cruel, puisqu'un élément néfaste a causé la ruine du système et détruit la stabilité du monde sauvage. Avec les Européens, le mal est arrivé à Tahiti sous sa forme médicale, la syphilis, et morale : la jalousie, la rivalité, la propriété. On comprend pourquoi la figure du Vieillard est placée à l'entrée du texte tahitien : elle représente la prise de conscience de l'histoire, que les sauvages sont contraints de rattraper brutalement. C'est à partir de ce moment que la fiction peut remonter vers un état originnaire désormais disparu.

Pourtant, Diderot cherche un remède à ce malheur du commencement historique : non plus le regret et la plainte, mais un renversement de la politique de colonisation. On sait qu'il retoucha à plusieurs reprises son *Supplément*, au cours de la dizaine d'années durant laquelle il collabora à l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé de Raynal²⁴. Les deux textes se font face : le

théoriques représentées par ses personnages, tout en gardant à leur égard la distance de l'ironie. « B » n'est pas Diderot, pas plus que « Moi » dans le *Neveu de Rameau*. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas être d'accord avec l'interprétation du *Supplément* avancée par Tzvetan Todorov (v. *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1992).

24. — Les éditions Maspéro ont republié des extraits de cette vaste compilation, en indiquant les apports de Diderot : G. Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des Deux Indes*, Avertissement et choix de textes par Yves Benot, Paris, 1981. Paru en 1782, et réédité de nombreuses fois, l'ouvrage connut un immense succès. Le jeune Chateaubriand s'en est nourri, alors qu'il

philosophe développe dans sa collaboration à l'entreprise de Raynal la perspective historique et théorique dont Tahiti est la métaphore. Il s'y montre presque aussi véhément que son Vieillard, stigmatisant les fautes économiques et politiques commises par les Européens dans leurs rapports avec les peuples colonisés d'Amérique et d'Asie. Mais il propose aussi d'y remédier par la reconnaissance d'une dignité culturelle et par des échanges justes. Dès lors, la « fable » de Tahiti n'apparaît-elle pas comme une naïveté ? Sans doute, mais une naïveté nécessaire : il ne s'agit pas moins que de faire croire, au milieu de la déraison humaine, à une raison des commencements, et de l'inscrire dans l'imaginaire comme dans son seul lieu possible.

Dans sa dernière partie, le *Supplément* maintient une ambiguïté sur la question de l'histoire. Il présente l'évolution des sociétés modernes comme un éloignement d'un état heureux. À la lumière de l'expérience tahitienne, les interlocuteurs s'interrogent sur la valeur du progrès et sur la complexité croissante de la société. L'« homme artificiel » qu'elle introduit dans « l'homme naturel » vit dans la discorde intérieure et sociale, en proie à des désirs irréalisables, à des démons imaginaires. Le souhait d'un « retour secret vers la forêt » est évoqué avec insistance. Pourtant ce sont là autant d'impossibilités : une fois lancé, le mouvement de l'histoire ne s'arrête pas et ne s'inverse pas, malgré l'insatisfaction et la nostalgie qui habitent les hommes. Diderot partage cette nostalgie avec beaucoup de ses contemporains, sans que la pensée des Lumières ne développe pourtant une véritable problématique du temps humain, c'est-à-dire une conscience vécue de la temporalité. Avec la multiplication des découvertes et des voyages, les sauvages de *là-bas* et les îles lointaines sont devenus les réceptacles du sentiment de la perte ; la conception « éclairée » de l'histoire permet de les disposer en perspective et de donner à la représentation de l'origine une suffisante consistance, tout en la laissant disponible comme une matière ductile, offerte aux figurations inventives.

*

n'a probablement pas lu le *Supplément*, paru presque confidentiellement en 1796. En revanche, il connaît très bien l'œuvre philosophique de Diderot, qu'il a sans doute admirée avant de la condamner dans le *Génie du christianisme*.

C'est à Rousseau, entre autres, que pense Diderot lorsque ses personnages évoquent le retour à la forêt, cette « ancienne demeure ». Bien que Rousseau ait explicitement rejeté l'idée de faire régresser la société vers un état de nature, il ne s'en est pas moins représenté lui-même comme le témoin vivant des âges disparus, ou, ainsi qu'il le demande à son Émile, comme un sauvage au sein de la société. On se doit donc de conclure provisoirement cette brève revue des figures de l'origine au XVIII^e siècle en rappelant les aspects essentiels que la question revêt chez lui. De plus, la réflexion sur Rousseau fut décisive pour Chateaubriand ; sa première expérience américaine est marquée par l'héritage de Jean-Jacques, par l'exaltation de l'innocence et de la liberté naturelles.

Dans l'une des longues notes qu'il accroche au texte du *Discours sur l'inégalité*, Rousseau se plaint de la piètre qualité des récits des voyageurs, marchands, marins, soldats ou missionnaires, dont les observations sont gâtées par l'insuffisance de la pensée. Si les philosophes daignaient voyager, il en irait tout autrement :

Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme ils savent faire [...] la Floride et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soins [...] ; supposons [qu'ils] fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre²⁵.

Depuis les découvertes, une discordance s'est introduite entre voir et savoir, et presque un rapport inversé, qui a contraint les hommes du savoir à suppléer à l'expérience par le langage. C'est ce que Rousseau lui-même ne manque de faire, ce qu'il est précisément en train de faire en écrivant son *Discours* et en empruntant les voies très fréquentées de l'hypotypose et de la fiction d'origine :

25. — Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, texte établi, présenté et annoté par Jean Starobinski, folio, Gallimard, 1985, p. 143-144. Je cite ici, en modernisant l'orthographe, la pagination de cette édition, dont le texte est le même que celui des *Œuvres complètes* dans la Pléiade (vol. III, 1964). Les références au commentaire de Starobinski seront fréquentes dans la suite de mes remarques, sans que je l'indique à chaque fois.

En considérant [l'être humain] tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous ; je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits (p. 64-65).

Toute la description de l'homme de la nature est commandée par cette figure initiale ; elle sera faite au présent, jouant sur une double valeur du temps verbal, à la fois présent intemporel de vérité générale, et présent de narration, qui rend visible et actuelle une scène originaire grâce à la force presque hallucinée de la vision. Rousseau est familier des figures présentifiantes. Le préambule de son *Discours* se conclut sur une apostrophe qui, toute démesure gardée, est l'équivalent des « Ouvrons la montre... » et des « Asseyez-vous là... » des Voltaire et des Diderot :

O Homme, de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute : voici ton histoire, telle que j'ai cru la lire, non dans les livres de tes semblables qui sont menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais (p. 63).

L'irrédundance de la pensée qui caractérise Rousseau s'exprime volontiers par cette forme d'adresse impérative visant à affirmer la libre disposition de l'esprit sur un monde dont la maîtrise échappe, un passé dont la visibilité reste opaque. Triomphe de l'imaginaire qui s'expérimente lui-même : car la métaphorisation est ici solidaire de l'hypotypose²⁶. Ainsi l'homme de la nature est-il métaphore de l'origine à un double titre, comme représentation « imagée » de la forme la plus ancienne, inaccessible, de l'humanité, à peine distincte de l'animal, et comme forme vécue, intérieure et solitaire, du moi rousseauiste, rebelle aux conventions et aux artifices du monde social.

Pourtant, cette métaphorisation ne naît pas du seul imaginaire ou du seul sentiment. Elle prend essor à partir des nombreuses lectures de textes de voyage effectuées par

26. — Les rhétoriciens distinguent en général l'hypotypose descriptive (celle qui fait des *tableaux*) de l'hypotypose rhétorique, qui donne figure à l'absence ou à l'invisible et se rapproche des tropes analogiques par sa capacité imageante. Chez Rousseau, une telle distinction est inopérante ; toute hypotypose y est une mise en figure développée, une métaphore expérimentale. V. aussi les remarques d'Yves Citton, « La preuve par l'Émile », in *Poétique* 100, 1994.

Rousseau. Dans son *Discours*, celui-ci cite fréquemment des voyageurs ou des compilateurs et s'appuie sur leurs témoignages pour corroborer ses intuitions en brossant un portrait vraisemblable de son homme sauvage, dans la description de l'état de nature comme dans celle de la « société commencée ». Les Notes, par les nombreuses anecdotes qu'elles rapportent, laissent voir cet usage des voyages. Une première ambiguïté de la reconstruction rousseauiste apparaît là, puisqu'elle puise à plusieurs sources, nourrissant l'invention à l'aide des observations d'autrui, dont la valeur est pourtant mise en doute. Une troisième perspective vient rendre la description de l'état de nature plus complexe encore, à la fois plus persuasive et plus équivoque. Elle est le produit de l'esprit analytique, abstraction obtenue par soustraction de toutes les qualités de l'homme civilisé :

Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage sujet à peu de passions, et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières propres à cet état, qu'il ne sentait que ses vrais besoins, ne regardait que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, et que son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité²⁷.

Rousseau a conscience de l'imbrication de ces trois perspectives, dont les apports lui paraissent complémentaires et aptes à représenter

un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent (p. 53).

La fin de la phrase affirme l'objectif épistémologique : il s'agit de forger ce qu'Eric Weil a nommé un « concept régulateur », ou, si l'on préfère, de construire un modèle théorique à l'aide de quelques paramètres bien contrôlés et de conjectures vraisem-

27. — *Op. cit.*, p. 89-90. La définition est entièrement privative. Rousseau suit une tradition, qu'il pousse à l'extrême, très représentée depuis Montaigne au moins : le sauvage ne connaît *ni tien ni mien, ni roi ni loi*, etc. Mais il va bien au-delà du type humain ou du statut historique, jusqu'à la recherche d'une ontologie pure de toute scorie sociale.

blables, auquel on pourra comparer les occurrences réelles, historiques et ethnologiques. Ce modèle répond au caractère systématique des propositions de Rousseau, à la nécessité de concevoir un état stable, fait pour durer indéfiniment, illustration de principes permanents.

L'état de nature est donc à la fois un système de la nature, *fondement* de la condition humaine, et une visualisation projetée rétrospectivement à l'origine et destinée dès lors à évoluer. Si Rousseau distingue ainsi nettement les deux axes postulés par la pensée des Lumières, mais souvent confondus, il n'en a pas moins à résoudre le problème du passage d'un état stable à une situation mouvante. Il y parvient en confiant au hasard la perturbation qui jette le système dans l'histoire²⁸. Il a d'autre part introduit dans la définition de son homme naturel la qualité de la *perfectibilité*, conçue comme une aptitude à l'adaptation, en elle-même dépourvue de toute caractéristique. Ainsi, dès lors que l'histoire a commencé, l'homme est saisi dans un procès irréversible, où causes et effets s'enchaînent irréparablement²⁹.

Cet écoulement du devenir historique montre bien qu'il faut distinguer la question de l'historicité humaine, de l'expérience temporelle proprement dite, qui est une expérience de conscience. Lorsque Rousseau se conçoit et se présente comme un homme de la nature au sein de la société, il entend que son *moi* intime, le sentiment de son innocence et de sa simplicité témoignent du caractère vécu du modèle proposé. Ils en sont l'analogie existentielle, le pôle perpétuellement opposable à l'artifice néfaste du monde social, dans une confrontation actuelle. Le système de l'origine et l'histoire de sa dégradation constituent la projection dans le passé de cette différenciation sociale³⁰. On remarquera d'autre part que, comme chez Voltaire ou Diderot, les représentations rousseauistes du commencement entretiennent une ambiguïté entre l'espace et le temps. Elles représentent le passé comme un dehors et l'origine comme une extra-territorialité : Robinson dans son île sauvage (*L'Émile*), Julie dans le jardin de l'Élysée (*La Nouvelle Héloïse*), Jean-Jacques lui-même à l'île Saint-Pierre (*Les Rêveries*)... L'homme de la nature,

28. — V. Bronislaw Baczko, *Rousseau, solitude et communauté*, Paris-La Haye, Mouton, 1974 pour la trad. franç.

29. — Rousseau, tout au long du *Discours*, décrit plusieurs évolutions séparées qui interagissent les unes avec les autres (le langage, la passion, la sociabilité, la technique, l'identité, le politique...).

30. — Paul de Man a mis en évidence cette projection dans son analyse du *Deuxième Discours* (v. *Allégories de la lecture*, Paris, Galilée, 1991 pour la trad. franç.).

qui à la fois « n'existe plus » et « n'a peut-être point existé », nomadise dans les forêts et chaque changement qui affecte son devenir est lié à une localisation, à la fois concrète et symbolique (la maison, la fontaine...). Prisonnier du « pas à pas » hérité de Locke, Rousseau s'efforce lui aussi de pallier l'impossibilité d'observer l'origine, sans parvenir à dépasser les apories de la temporalité linéaire. Il faudrait pour cela sortir du modèle épistémologique des Lumières et repenser dans son entier la question de l'origine.

« *Cela se rejoint à merveille* »

Il était nécessaire d'entreprendre ce détour par la pensée des Lumières pour comprendre le remaniement profond que Chateaubriand imprime à cette question. Elle constitue pour lui une préoccupation constante, quoique, on l'a dit, jamais théorisée. Jean-Claude Berchet a fait remarquer, à propos des *MOT*, que Chateaubriand multiplie les *débuts* : c'est en 1803, lors du séjour à Rome et après la mort de Pauline de Beaumont, qu'il a ressenti le premier désir d'une écriture autobiographique ; c'est en 1811 que, retiré à la Vallée-aux-loups, il a commencé à écrire les *Mémoires de ma vie* ; en 1817, à Montboissier, qu'il a pressenti la révélation du retour du passé en écoutant la grive ; en 1821, à Berlin, en 1832, à Londres..., qu'il s'est replongé dans le travail du souvenir. Et par la suite, à chaque reprise du manuscrit, et particulièrement lors de l'adjonction des prologues, c'est toujours le même mouvement qui vivifie le passé et réenchante l'acte d'écrire. Tel est d'abord le rôle de ces textes liminaires d'après coup : faire voir, dans chaque recommencement, un retour à l'origine et un retour *de* l'origine. Dans le Prologue que nous avons analysé, il superpose ainsi le plaisir de retrouver une pulsion première, favorisée par la situation paradoxale de retraite dont il jouit dans ses fonctions d'ambassadeur, et le ressouvenir des premières années d'une vie d'écrivain : commencement renouvelé, revisité, source toujours disponible : « *Cela se rejoint à merveille* », dit la fin du Prologue.

Cette *pratique de l'origine* s'oppose terme à terme à celle des Lumières. Il ne sera pas inutile, en conclusion, de ressaisir ces oppositions dans une perspective d'ensemble. On peut l'orienter sur cinq points où se retrouvent solidaires les modalités de l'écriture et les contenus de la pensée. Nous avons vu d'abord que la question de l'origine est commandée épistémologiquement, au XVIII^e siècle, par le couple système/histoire, dont

les deux axes sont conçus comme une explication nécessaire et suffisante de tout phénomène, bien qu'ils conduisent à des apories. Pour les surmonter, les auteurs recourent à cette forme d'accès indirect, médiat, que constituent les expériences de langage : ils donnent figure à l'observation de l'origine au moyen d'une pseudo-exploration, qui prend forme dans l'hypotypose et la métaphore. L'usage d'une rhétorique des tropes fait bon ménage avec une volonté de rationalisation qui s'appuie sur les concepts de nature et de loi naturelle pour en proposer des modèles, en dégager les implications, fonder une science, une morale, une politique. Cette volonté produit chez un Rousseau ou un Diderot une conjonction remarquable entre la théorie et la fiction, entre la philosophie et l'imagination. La reconstruction nécessairement ambiguë des temps primitifs, qui projette des conjectures sur un passé inaccessible, figure la distance et la séparation auxquelles la pensée est vouée, en recourant à des métaphores de lieu, en présentant la durée comme un espace lointain ou impénétrable, dans un mouvement inépuisable de franchissement imaginaire. Enfin, et c'est le dernier point, nous avons vu comment le *je* de l'écrivain se tient à distance du contenu de son discours : c'est un *je* surplombant. Le lien entre énoncé et énonciation est structuré comme dans un dispositif théâtral où des spectateurs contemplent et commentent des scènes jouées devant eux.

Chateaubriand commence par imiter avant de rejeter l'héritage et de découvrir sa voie propre. On le voit bien dans l'*Essai*, où il tente de maintenir le couple système/histoire à l'aide du concept de *révolution*, qu'il emprunte au XVIII^e siècle et qu'il présente comme une sorte de boucle historique : les sociétés et les cultures périssent et renaissent, dans un mouvement qui se répète périodiquement au cours de l'histoire humaine. Lorsqu'il aura approfondi sa réflexion sur la Révolution française et sur l'Empire, et qu'il se tiendra lui-même pour un témoin précieux de la coupure historique dont il est un survivant, il abandonnera cette vision et lui substituera une conception « catastrophiste » de l'histoire. Il ne verra plus de place alors pour une explication mécaniciste, et plus de *table rase* des commencements. Il pensera que tout début naît d'une ruine, que toute société surgit de la transformation d'une société antérieure, dont les décombres restent féconds. Plus encore : à travers débris et morts se fait jour et se conserve un principe impérissable, qui est celui de la constitution même d'une société, c'est-à-dire son origine toujours réinstaurée. Cette conception,

qui justifie à ses yeux ses attitudes politiques légitimistes, est celle-là même qu'il met en œuvre dans son écriture autobiographique et dans sa vision des peuples sauvages. Elle lève l'hypothèque pesant sur l'observation de l'origine, puisque les témoins des commencements sont aussi les acteurs de la catastrophe³¹.

Après avoir adopté l'idée d'une simplicité naturelle dans son voyage en Amérique et dans sa première appréhension des populations sauvages, Chateaubriand abandonne la rationalisation des commencements et remplace la loi naturelle par la religion, « première loi » et élément fondateur de toute société. Cette réévaluation a lieu au cours de la rédaction du *Génie*. On sait qu'elle conduit à intégrer certains textes « sauvages » dans l'œuvre chrétienne, où ils reçoivent un tout autre jour que celui que leur conférerait leur première version. Elle conduit aussi au rejet du *Voyage en Amérique* et des *Natchez*, cette « épopée d'un peuple de la nature » désormais caduque.

A la chronologie linéaire du développement historique, Chateaubriand substitue une expérience psychologique de la temporalité et des paradoxes de la condition humaine dans le

31. — Chateaubriand se situe sur une trajectoire qui va de Charles Bonnet à Pierre Simon Ballanche, de la *palingénésie philosophique* (fondée sur les recherches de Bonnet en sciences naturelles) à la *palingénésie sociale*. L'œuvre de Bonnet représente une extraordinaire tentative pour sauver l'idée d'un plan divin et d'une action constante de Dieu dans le monde, à l'aide des principes et des recherches de la philosophie éclairée elle-même, qui l'a rejetée. Son concept-clé des germes préexistants, qu'il développe à la fin de sa vie en leur conférant la qualité d'être indestructibles, le conduit à une sorte de mystique scientifique. Il en vient à soutenir que tous les animaux (et par conséquent les hommes) possèdent une âme impérissable qui constitue leur « programme génétique », voulu par le Créateur, et dont l'évolution elle-même est prévue dès toujours, au long des catastrophes qui marquent et marqueront la planète : car la Terre va de « révolution » en « révolution » en régénérant à chaque fois les principes anciens. La Genèse rejoint l'Apocalypse. Le germe préexistant, qui contient la totalité des virtualités d'un être, renaît et se développe à l'occasion de la mort même de cet être. L'histoire se confond avec le développement du système, pour chaque être comme pour l'univers entier. Il n'y a plus à proprement parler d'origine : le système, l'*organisation*, comme dit Bonnet, a dévoré l'origine. Il n'y a pas non plus de différences réelles entre les hommes : les sauvages ne sont sauvages que par les hasards de leur situation. Bonnet, qui pratique volontiers l'expérience de pensée, imagine de joindre le cerveau de Montesquieu et l'âme d'un Huron : le résultat serait un autre Montesquieu. Haller et Leibniz sont « des Hottentots à talents, qui tentent de découvrir le secret d'une montre »... Et voilà pour Voltaire ! (V. *La Palingénésie philosophique*, éd. d'Amsterdam, 1769, t. III, p. 29.). L'influence de l'œuvre de Bonnet est probable, même s'il est difficile de déterminer le moment où Chateaubriand l'a lue.

temps. La réminiscence remplace la scénographie des commencements. Ce mouvement de retour du temps disparu est tantôt heureux (c'est l'enchantement de l'écriture mémorielle) et tantôt mélancolique, lorsque le passé remonte comme un spectre, comme une partie d'un *moi* auquel il apporte l'éclairage blême de son évanescence. La conception de la mémoire en est profondément modifiée : à la mémoire associative de la psychologie des Lumières, conçue comme un système d'occurrences co-présentes dont les rapports sont éveillés par des ressemblances dans les idées³², se substitue une mémoire affective profonde », mise en branle par le retour soudain des choses oubliées, une mémoire imprévisible sur laquelle le sujet ne règne pas, mais dont il subit l'emprise entre bonheur et dérégulation. A l'époque de Chateaubriand, seule la pratique d'une écriture du temps, produisant une infusion du *moi* dans la temporalité au moyen des ressources du langage, peut ouvrir à l'intuition d'un fonctionnement mémoriel qui bientôt requerra le concept d'un inconscient. Les exemples en foisonnent dans les *MOT* ; la *Vie de Rancé* tout entière relève de ce type d'écriture où le sujet actuel disparaît, absorbé par le retour du mort³³.

On comprend qu'une telle plongée dans la profondeur temporelle se passe des ressources de l'hypotypose et de la métaphore expérimentale. Elles paraissent stériles au regard de l'expérience intérieure réelle qu'il s'agit de communiquer. Le *je* écrivant perd toute position surplombante, les plans du passé et du présent, de l'énoncé et de l'énonciation, du narrateur et du personnage se mêlent dans l'indistinction la plus grande que permettent la langue et les conventions du récit. Nous avons vu quelques effets de ce travail de fusion dans l'analyse du Prologue du Livre sixième. Ils sont perceptibles tout autant dans les structures narratives des *Natchez*, où les personnages centraux de Chactas et de René deviennent les narrateurs de leur propre vie, dans des récits croisés qui disent tous deux l'action inapaisée de tourments originaires. Certaines pages du *Voyage en Amérique* et les passages des *MOT* qui leur correspondent montrent cette tendance au mélange des plans du discours : fiction et réalité se mêlent dans une même visée testimoniale (et non plus expéri-

32. — Cf. *supra*, le clavecin de Diderot. Dans sa psychologie, Charles Bonnet développe remarquablement ces conjectures sur la mémoire associative ; il dépasse le cadre philosophique posé par Locke pour aller vers ce qu'il nomme une *neurologie*.

33. — V. Guillaume Peyroche d'Arnaud, « Enraciner la *Vie de Rancé* », in *Chateaubriand, le tremblement du temps*, *op. cit.*

mentale) ; le « Journal sans date » est écrit dans l'indistinction d'une durée fusionnelle.

*

On comprend dès lors que le séjour londonien parût à l'auteur des *MOT* si important. Reprenant son œuvre en marche pour raconter la vie du jeune exilé, Chateaubriand retrouve le moment où s'est en effet élaborée une pensée nouvelle de l'origine, qui est aussi le commencement de son travail d'écrivain, sur les débris de la pensée des Lumières et de la société qui l'avait portée. Cette période d'écriture de 1822 se termine, avec le Livre douzième, sur l'exposé de littérature anglaise où Chateaubriand évoque le premier romantisme européen et se donne rétrospectivement pour l'un de ses représentants. La réflexion sur les Sauvages y est centrale : elle lie leur disparition du monde historique avec l'appropriation par un écrivain sans feu ni lieu, de cette « voix inconnue » découverte dans les forêts du Nouveau Monde.

Claude Reichler
Université de Lausanne